



LE CHUADIT

La non-langue des judéo-comtadins

par Frédéric VOULAND

INTRODUCTION

Dans le compte des langues parlées, ou qui le furent, dans la diaspora, à côté du judéo-espagnol, judéo-grec, éthiopien, etc... Apparaît le « Chuadit » qui serait la langue des juifs comtadins.

C'est le chercheur Zosa Szajkowsky (alias Shayke Friedman, 1910-1978) qui a popularisé l'idée de « Chuadit » dans le monde juif. Il fait allusion à un manuscrit fait par un « gentil », « la tentou enlevadou » (début XIX^{ème} siècle) de Anrès, où un personnage juif parle « en soun lengagé chuadit », c'est là qu'il a découvert le terme.

« Chuadit » est la corruption juive et comtadine de « yehoudit » (juif). En fait, la référence de ce « langage » se trouve dans la pièce « Harnacot e Banacot ou la mesila de Carpentras ». Szajkowsky n'a pas eu la chance de disposer de toute la matière que nous avons retrouvée, même s'il avait fouillé et que son travail fourmille de toute sorte de références.

Cette notion de « Chuadit » mérite une mise au point tenant compte de l'état actuel de la connaissance des textes. Des ouvrages-clés comme « *Les Juifs du Pape en France* » de René Moulinas n'étaient pas publiés.

Il n'y avait guère, quand Szajkowsky était en Provence, qu'Armand Lunel tout seul pour maintenir la flamme avec ses souvenirs de famille. Les bibliothèques n'avaient pas livré tous leurs secrets. Après la guerre, quand arrivèrent ces études, le monde judéo-comtadin était devenu quasiment muet, avait quasiment disparu, et son histoire était bien oubliée.

Les catastrophes des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles ont faussé la vision de ce monde où juifs et comtadins, qui, en dépit du confinement des premiers, vivaient parfaitement entremêlés, et ce avec leurs différences.

Aujourd'hui, chacun a tendance à tirer la couverture à soi, en faisant du monde juif et du monde provençal deux cultures à part, sinon sans rapport. Pourtant, sans être centrale, l'influence juive a été, et demeure indélébile sur la culture provençale. Dans cette affaire du « Chuadit », il va falloir distinguer la vérité, non pas du mensonge, mais du fantasme.

LE « CHUADIT » QU'EST-CE QUE C'EST ?

Le « Chuadit » est la langue que la diaspora juive suppose aux judéo-comtadins, et par extension à tous les juifs du Languedoc et de Provence depuis le Moyen-Âge.

Les définitions ne manquent pas jusque sur Internet, jusque sur des sites américains, israéliens ou finlandais... Georges Jochnowitz rassemble sous l'étiquette « Chuadit » :

La poésie occitane des en langue d'Oc, mais écrite au

Moyen-Âge en caractères hébreux (*Le Roman d'Esther* du médecin d'Avignon Crescas du Cailar au XVI^{ème} siècle).

La poésie religieuse des piyoutim, appelés « lis obros », et qui sont des pièces qui font alterner les vers hébreux et provençaux, à la fin du XVII^{ème} siècle. Douze textes nous sont ainsi revenus.

Les textes macaroniques, comme les Noëls de conversion, le théâtre, quelques sermons en vers ou en prose, comme le « *Sermon des Juifs* » qui fera l'objet de notre travail cette année. Ces textes reflètent un vocabulaire d'une prononciation différente entre juifs et chrétiens dont nous reparlerons.

A la lecture, somme toute rapide de cette matière, qui n'est ni très épaisse, ni extensible, on s'aperçoit :

Que tous ces textes sont écrits en provençal « standard », s'il existe ! Pour ce qui est des œuvres du Moyen-Âge, il n'y a que les caractères hébreux pour différencier.

Les piyoutim distinguent parfaitement le provençal de l'hébreu. A une cheville de versification près, on a d'un côté l'hébreu – langue artificielle par essence en ce temps-là – et de l'autre la langue « naturelle », le provençal rhodanien.

Les textes macaroniques sont en provençal « standard », mais sont parsemés de termes hébreux ou araméens. Pas à l'infini cependant. Le « *Sermon des Juifs* » n'en emploie qu'une cinquantaine de mots sur mille huit cent cinquante, à peu près que contient le texte.

Cette idée de « Chuadit » est pourtant confortée par l'existence de deux vocabulaires « hébraïco-comtadins » publiés :

R. HIRSCHLER : « *Calendrier à l'usage des israélites pour l'année 5655* » (Toulouse 1894)

Pierre PANSIER : « *Histoire de la langue provençale à Avignon T.III* » (Avignon, 1927 Contient un glossaire judéo-comtadin.

Ces travaux contiennent :

Le vocabulaire religieux juif universel, qui s'ajoutait à la conversation provençale. « Pourim » sera toujours « Pourim », même si « Soukkot » y devient « Soucot ».

L'argot, comme « qifero » ou « kinfaro » pour évoquer le chapeau jaune d'infamie que portaient les hommes, ou un mauvais chapeau. Les textes macaroniques sont parsemés de termes dans ce style.

Lunel racontait, et certains des rares judéo-comtadins qui restent me l'ont confirmé, que les parents entre eux se disaient : « Davero davar devans lo naar ! » (parle pas devant le gosse), si la conversation prenait un tour discret.

Ce terme de « davera » qui vient directement de l'hébreu, a donné le « Daverage » qui est en fait le mot utilisé par les judéo-comtadins pour nommer leur façon de parler. Le terme « Chuadit » qu'on ne trouve pas dans la pièce de théâtre « *Harnacot e Barnacot* » y trouve pourtant sa meilleure illustration, cette pièce assez tardive, que Pansier date de 1795, quand s'éparpillait définitivement la communauté judéo-comtadine quand la République leur donna la citoyenneté française et la libre circulation dans le pays.

Le texte a été retrouvé dans un manuscrit du début du XIX^{ème} siècle, venant d'une famille Bédarrides, qui était installée à Montpellier.

« HARNACOT E BARNACOT »

« *Harnacot e Barnacot* » et ce qu'on appellerait en Yiddish un « pourimspiel », un jeu de Pourim. La présence de termes particuliers y est si dense que Pansier, qui n'était pas la moitié d'un érudit, a consulté non pas un mais deux spécialistes de l'hébreu.

Il s'agit d'une pièce courte de deux cent soixante vers, en deux actes. L'argument est simple : les juifs en ont assez de se faire voler jusque dans leur rue. Après une dispute avec les femmes, ils décident d'envoyer une délégation à l'évêque afin d'obtenir des fusils pour se défendre. Harnacot et Barnacot sont délégués, mais leur parler est si hébraïsé que les domestiques de l'évêque, français et provençaux ne les comprennent pas et les choses tournent mal. Arrive l'évêque qui ne parle que français. On finit par se comprendre, et il leur accorde des fusils.

Il n'est pas question de « Chuadit » dans la pièce mais de « lissan hakodes » (vers 206) que Pansier traduit par « langue hébraïque », ça veut plutôt dire « langue sainte ».

Cependant, la pièce passe en revue toute la gamme des nuances (dirais-je, plutôt que déformations) de prononciation des judéo-comtadins. Comme ce « j » mué en « ch » par les juifs. Ce « ch » est curieux, mais je ne serais pas tant catégorique. Une chose est sûre : les juifs ne prononçaient pas de « j » en « dz » comme en rhodanien « standard » de cette époque, mais plutôt à la « française », voire languedocienne. L'orthographe « ch » marque la différence avec la prononciation « dz » surtout.

Les transcriptions du « j » provençal à partir de caractères hébreux donnent « ge », en repassant en caractères romains. Donc, « Chuadit » par exemple, devait se dire « jua-dit », on rencontre les deux possibilités au fil des différentes retranscriptions du « *Sermon des Juifs* ».

Une autre particularité majeure vient du « a » final tonique, qui, et même pour l'hébreu, se change en « é » ou « è », sinon les deux assemblés en une diphtongue, comme on l'entend en pareil cas en Pays d'Arles.

On trouve des variantes. Ainsi « tabatière » peut donner une rime riche avec « fille » (vers 83-84)... « feyo » au lieu de « fiho », « tabateyo » au lieu de « tabatiero ». Cela s'explique par la valeur autant des consonnes que des voyelles beaucoup moins figées en provençal rhodanien qu'en Français ou italien de référence. Les nuances dépassent le concept de dialecte pour rejoindre celui de l'individu.

Ce serait une sacrée gageure que de faire pénétrer la prononciation du provençal rhodanien, juif, chrétien ou laïc dans le carcan du système phonétique international.

Ces particularités n'empêchaient pas le moins du monde une parfaite compréhension d'un comtadin à l'autre. Maintenant, il y a ce vocabulaire spécifique ! A qui les judéo-comtadins donnent le nom de « Daverage ».

Sur ce point l'humour de « *Harnacot e Barnacot* » peut se comparer à ces textes marseillais où l'on concentre, sans oublier la forte dose d'« assent », les termes du « Parler marseillais », ce dans les ouvrages sérieux (!) sur la question. Personne ne peut nier que l'on emploie des mots de souche provençale (et pas seulement) dans la langue française populaire de Marseille. Jamais pourtant on n'y voit une concentration telle qu'il faudrait le « *Grand Trésor* » de Mistral pour se tirer de la traduction.

Dans les faits, les mots « marseillais » peuvent se comprendre d'après le contexte. C'était la même chose avec le « Daverage » judéo-comtadin.

« Ils passèrent la rivière à pied sec sans mouiller la semelle de leurs mahalès » ? Il n'est pas nécessaire de savoir le Talmud pour répondre !

« Y reste des bordilles quand i'a plus degun sur la plage » ... Qui ne verrait pas que « les bordilles » sont les papiers gras et les ordures ?

Dans « *Harnacot e Barnacot* », Pansier recense cent trente-huit termes d'argot, pour deux cent soixante vers ! En plus, il compte comme argot des termes provençaux un peu archaïques, des noms propres, et les noms des fêtes. C'est l'argot venant de l'hébreu qui rend des pans entiers du texte incompréhensible, comme les textes en « Parler marseillais » (en général écrits= pour qui ne sait pas le provençal. Je donnerai un exemple de texte « possible » en « Parler marseillais » au paragraphe suivant, mais voici un extrait d'« *Harnacot e Barnacot* » (vers 104-106) :

« N'en dises uno bello, es que sieu un behem
Que save pas de qu'es 'n'haoumoun ? Après meler
Ei lou proumié. Cresiès qu'ero'n' hanaou de derèr ? »

Qui se traduira :

« Tu en dis une belle ! Est-ce que je suis bête ,
A pas savoir ce qu'est un évêque , près le roi
C'est le premier. U croyais que c'était un voleur de grands chemins ? »

« DAVERAGE » ET « PARLER MARSEILLAIS »

Le « Parler marseillais » est-il une langue ? La même question se pose exactement au sujet du « Daverage » qui serait, dans l'ensemble du « Chuadit », le sous ensemble qui fait la singularisation du parler juif par rapport au parler chrétien.

Certains voient des langues partout, quand d'autres diront dialectes, d'autres argot, d'autres patois selon leur choix idéologique ou leur fantasme.

Personnellement, je pense qu'à Marseille, de nos jours, on parle Français, et qu'à Avignon, Carpentras, L'Isle-sur-la-Sorgue et Cavaillon, jadis, on parlait provençal rhodanien. Donc le « Parler marseillais » est du Français, le « Daverage » du provençal rhodanien. L'un et l'autre conservent le syntagme de la langue souche.

Puis, à la langue souche, dans l'axe paradigmatique, se substituent quelques termes venant en majorité d'un substrat de

L'ECHO des CARRIERES n° 42

provençal pour le « Parler marseillais », et venant de la langue religieuse, hébreu ou araméen pour le « Daverage »... Mais ici, non pas comme un substrat, mais comme un superstrat ! L'explication est à trouver dans l'Histoire.

Pour clore le sujet, je me permettrai une note humoristique, bien que chargée d'enseignement, en donnant un exemple de texte en « Parler marseillais » dont le paradigme sera complété par des termes de « Daverage » passés en provençal populaire, puis dans tout ce vocabulaire « marseillais » (terme trop exclusif pour être honnête !) . dans la théorie (suspecte !) des ensembles, cela s'appelle une « intersection » :

« L'O.M. ! Y se sont maï (1) fait sagater (2) par le P.S.G. Ils ont joué comme des gniards (3). On en a fait du chafaret (4) pourtant. Mais vé ! Avec ce macassé (5) d'arbitre ! Un quèli (6) sur la tête quilà ! Pour sortir le rouge à Barthez, batou (7) ! Mais le peno sur Nasri, davar (8) ! Anigo, quel cabrin (9) ! Moralité, on s'est fait cagner comme des ramors (10).

- Maï : Provençalisme pour « encore et toujours »
Sagater : Vient d'un terme de synagogue pour « saigner rituellement »
Gniard : Vient de l'hébreu « naar », via le provençal « nhard »
Chafaret : Vient du « shofar », la corne de bélier, qui fait « beaucoup de bruit »
Macassé : Pas casher, insulte passée en langage courant
Quèli : Le vase rituel hébreu devient un « seau d'aisance »
Batou ! : Le marché est conclu. Terme de maquignon juif
Davar ! : Le marché est refusé. Idem
Cabrin : Rien à voir avec la Pâque, encore que le cabri et le premier à être sagaté !
Ramor : Vient de « khamor », l'âne en hébreu ! A Marseille il n'y a pas de rats morts, seulement des garris !

Non, Marseille n'est pas une banlieue de Tel-Aviv ... Cependant cette figure de style, juste mais purement imaginaire, montre comment le vocabulaire des « carrières » judéo-comtadines a pénétré dans la langue d'Oc... et qu'il se conserve encore dans le Français régional. Cela montre les passerelles entre les deux communautés qui partageaient la même langue... Et que la langue s'enrichissait par les échanges.

HISTOIRE DU « DAVERAGE »

Dans les carrières des états pontificaux, c'est-à-dire Avignon, Carpentras, Cavaillon , L'Isle-sur-la-Sorgue, de 1500 à 1800 pour simplifier, le temps était loin où le savant Joseph Caspi, au XIII^{ème} siècle, complétait son hébreu de gloses rhodaniennes, comme le fit Rachi de Troyes avec le Français. Cyril Aslanov y a consacré un livre : « *Le provençal des juifs et l'hébreu en Provence* ». Mais au fil des catastrophes et des expulsions des siècles suivants, le judaïsme provençal et languedocien, initiateur de la Kabbalah se retrouva condamné à la lutte pour sa seule survie. Fin XVI^{ème}, les juifs comtadins et avignonnais n'ont plus le moindre médecin, ni de savants de renom.

Qui imaginerait alors une langue différente de la langue du pays pour les juifs des Arba Kehilot (quatre carrières) ? Bien sûr les actes officiels se faisaient en Français et les juifs n'y manquèrent jamais. Mais la connaissance et la pratique de l'hébreu ne reposait guère que sur la mémoire de rabbins assez igno-

rants dans la première moitié du XVII^{ème}. Au cours de la deuxième moitié de ce siècle, autour de Mardochee Astruc (1660 ? – 1698) la création littéraire se ravive, en provençal pour le théâtre, hébreu pour la poésie, et dans les deux langues pour « lis obres », surgies de cette époque.

Mais si les deux langues s'enchevêtraient, elles ne s'em mêlent pas pour autant ! Il n'y a pas d'hébraïsme au milieu du provençal ni non plus de gloses provençales au milieu de l'hébreu.

Au fil du XVIII^{ème} siècle, qui, pour les juifs, est une époque de retour progressif à l'opulence, on enregistre parallèlement, ceci explique cela, un retour à la foi. Les textes macaroniques apparaissent peu à peu, à ne pas savoir s'ils sont d'origine chrétienne ou juive, où pourquoi pas, réalisés en complicité, et les particularismes juifs se font jour.

Religieux... Il s'agit toujours de les convertir...
Lexicaux... Avec l'ajout de jurons, puis de termes religieux, puis l'argot hébraïsé.
Phonologiques... Par l'accentuation des menues différences de prononciation.

On trouve des cantiques, du théâtre, des extraits de poèmes épiques, des sermons... sans qu'on puisse définir qui fit quoi, des juifs ou des chrétiens... A mesure que l'on avance dans le temps, la part du « Daverage » augmente... « *Harnacot e Barnacot* » en est le point d'orgue.

A mon idée, le phénomène du « Daverage » est parallèle - personne à ma connaissance n'a fait le lien - à la reconquête de l'hébreu pendant ce retour à la foi et à l'opulence, donc aux études dans les quatre communautés.

Près leur dislocation, pendant et après la Révolution française, ce « Daverage » devint pendant une longue période, comme un signal de ralliement dans cette population éparpillée. Le témoignage d'Armand Lunel montre une survivance jusqu'entre les deux guerres. De nos jours, à Avignon, je ne connais qu'une famille, au nom ashkénaze, mais dont l'aïeul est le fameux rabbin Benjamin Mossé qui l'entretien encore.

L'HEBREU DES JUDEO-COMTADINS

A la lecture des glossaires qui sont revenus jusqu'à nous, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour se rendre compte que les juifs du pape massacraient l'hébreu à faire s'arracher les cheveux à toute la diaspora.

Ne perdons pas de vue que les gosiers provençaux, qu'ils soient juifs ou comtadins, ne sont guère adaptés aux nuances consonantiques des langues orientales, ou ibériques. L'hébreu, revenu en grâce par l'intermédiaire des rabbins missionnaires de la Terre Sainte, une fois appliqué sur l'accent provençal en sortit bien abîmé. On peut de même supposer que les études hébraïques se menèrent en autarcie. De plus, les différentes prononciations actuellement officielles (portugaise, allemande, yéménite) n'étaient pas codifiées.

Sans entrer dans les détails, car nous n'en avons pas les compétences, tout ce qui est sifflant en hébreu devenait « f ». Les « jotas » « c » ou « r », si ce n'est pas « x » en finale. La fameuse prière du « Chema Israël » commença par « Sema

Ifraël » et le reste est à l'avenant... Les « mezouzot » devenaient « mevouvof »... Sans oublier les « a » finaux qui deviennent « é » comme on peut le vérifier en étudiant les rimes entre l'hébreu et le provençal dans les piyoutim... De là les problèmes de Pansier et ses collaborateurs pour traduire « *Harnacot e Barnacot* ».

L'hébreu du « Daverage » rassemble les termes religieux, le nom des fêtes, des livres, les objets du culte, des vêtements, un peu de vocabulaire de la maison. On trouve des mots provençaux rares : arpa pour rauba (voler), arga (arreiga) (massacrer) pour chapla, darsa pour dansa (danser). On a même parfois des expressions « purement » provençales qui sont en fait à double sens, ainsi on rencontre assez souvent, parlant des « goïm » (gentils) : « nous roumpoun lampo e viholo ! » (ils nous cassent les lampes et veilleuses !). Il ne faut pas voir dans cette expression le fait que la populace régulièrement venait tout briser dans les synagogues. Il y eut bien un pillage en 1683 à Carpentras, vite réprimé par la garde pontificale, et pendant la vente des biens des églises, les juifs furent consentants. On a là une expression dont les mots changent de sens pour prendre une tournure assez équivoque.

En fait dans toute sa spécificité lexicale, le « Daverage » demeure plus la preuve d'une spécificité culturelle que d'une spécificité culturelle.

CONCLUSION : « CHUADIT » OR NOT « CHUADIT »

Si « Chuadit signifie seulement l'acte d'avoir parlé la langue d'Oc pour les juifs, on peut dire que c'est juste, et même d'un point de vue graphique, avec l'emploi des caractères hébreux pour écrire cette langue. Au fond « Chuadit » est un terme de « mémoire », pour se souvenir que fut un temps où les juifs firent souche en Provence et dans le Comtat. Le mot « Chuadit » est alors un cairn, un monument, une statue pour entretenir le souvenir plutôt qu'une réalité linguistique.

Entre parenthèses, les caractères hébreux ne débrouillent pas les affaires graphiques, car Caspi serait mistralien et Crescas alibertien.

Si le « Chuadit » se confond avec ce qu'on nomma le « Daverage » le « Chuadit » n'est rien de plus que du « pur » provençal qui emprunta à l'hébreu pour alimenter un argot communautaire, qui parfois alla rebondir dans le provençal commun... Qui... Parfois « Davero Chuadit ! » sans le savoir !

Parler de « Chuadit » réjouit aussi qui ça réjouit, ceux que ne réjouit de penser qu'il y avait une intercompréhension parfaite (au moins linguistique) entre juifs et chrétiens. Même si l'un disait « Bardaïan ! » et l'autre « sacrebleu ! ».

« Chuadit devient alors un terme trop exclusif.

Moi, je préférerais toujours dire simplement «Daverage» qui est peut-être une utopie, pour celui qui pense que les deux mondes étaient bien imbriqués l'un dans l'autre... Ce que d'autre, pourtant ennemis, que le « Chuadit » réjouit, sont d'accord pour refuser.

« Adieu ! Darrié la porto, adieu l'argènt presta !
Vertu, bonur d'antan, noun erias que de conte... »

(Adieu ! Derrière la porte, adieu l'argent prêté !

Vertu, bonheur d'antan, vous n'étiez que des contes)

Frédéric Mistral (« *Lou Roucàs di Sisife/ Le Rocher de Sisyphe* »

BIBLIOGRAPHIE

Livres imprimés :

COHEN Jean-Claude « *Dépouillement de Jean Claude COHEN* » 2001 Nouvelle Gallia Judaïca (trouvé sur internet : <http://www.ngj.ens.fr/consult/ngjbases.html>).

CREMIEUX Jules et Salomon : « *Chants hébraïques selon le rite des anciennes communautés du Comtat Venaissin* » (Aix-en-Provence, 1887).

IANCU Danièle et Carol : « *Les uifs du Midi. Une histoire millénaire* » (Le Pontet, 1995).

HIRSCHLER R. « *Calendrier à l'usage des israélites pour l'année 5655* » (Toulouse, 1894).

LAZAR Moshé « *Lis Obros : chansons hébraïco-provençales, édition critique d'après tous les manuscrits connus* », extrait de la revue « *Romania et Occidentalia* » (Jérusalem, 1963).

MISTRAL Frédéric : « *Le Grand Trésor du Félibrige* ».

MOULINAS Rné : « *Les Juifs du Pape en France* » (Toulouse, 1981).

PANSIER Pierre : « *Histoire de la langue provençale à Avignon Tome III* » (Avignon, 1927). Contient un glossaire judéo-comtadin.

Dom Pedro d'ALCANTARA : « *Poésies hébraïvo-provençales du rituel israélite comtadin* » (Avignon, 1891).

SABATIER Ernest : « *Chansons hébraïco-provençales des juifs comtadins* » (Nîmes, 1874).

SJAKOWSKY : « *The language of the jews in the four communities of Comtat-Venaissin* » (reviradura dau titre d'aquest obratge en Yiddish), New York, 1948

« *Trésor des Noël provençaux* » (Raphèle lès Arles, 1981)